



ESSAI
Sortir de l'impasse du conflit
israélo-palestinien
Page F 5



ESSAI
Pourquoi Denys Arcand énerve
Louis Cornellier
Page F 6

LIVRES



Les stigmates et la violence ordinaire de Larry Tremblay

Si le Christ avait été gros, s'il avait été joufflu et bien nourri, l'Église catholique aurait-elle connu la même prospérité? Question théologico-philosophique posée par Larry Tremblay en filigrane de son dernier livre. *Le Christ obèse*, un court roman métaphorique, est d'une violence à blesser les yeux. Entretien.

CATHERINE LALONDE

«**J'** ai 57 ans, indique tout de go Larry Tremblay. En vieillissant, je m'aperçois que je vais puiser de plus en plus dans mon enfance. Le catholicisme, je l'ai vécu là. J'en suis sorti très tôt, mais j'ai vraiment voulu remettre en question la culpabilité, la sexualité opprimée, le rapport à Dieu. Une réflexion m'a guidé, comme un fil rouge: cette idée de la souffrance du Christ. Petit, je ne comprenais pas pourquoi sa souffrance valait plus que la mienne. Le Massacre des Innocents, pour moi, était incompréhensible, inimaginable, le fait que la naissance du Christ valait la mort de tant d'autres enfants. La réponse biologique "parce qu'il est le fils de Dieu" ne m'a jamais satisfait, car si on suit cette logique, on est tous des enfants de Dieu...»

Autofiction homéopathique

Ce souvenir, cette question sur la plus-value de la douleur christique, l'auteur, qui fuit pourtant l'autofiction, l'a légué au personnage de son dernier roman. «J'ai pris le linge sale de mon enfance et je l'ai tordu. Quand on fait une œuvre, on nettoie des choses. On peut utiliser des souvenirs. On en prend une petite goutte, une petite goutte rouge qu'on met dans du blanc. Et ça suffit.»

Sa *Cantate de guerre*, sur la cruauté et la transmission de la violence, inspi-



MARIE-HELENE TREMBLAY LE DEVOIR

Le dramaturge et romancier Larry Tremblay

rée du livre de la journaliste russe assassinée Anna Politkovskaïa, a secoué les planches du Théâtre d'Aujourd'hui l'automne dernier. *The Dragonfly of Chicoutimi*, créée en 1995, demeure encore sa pièce la plus jouée. Larry Tremblay est habitué aux profondeurs dramaturgiques, aux plongées dans la violence. Pourquoi aller si creux, si loin? «Parce que le réel est pire encore. On est trop douillets, trop gentils. On a tendance à avoir peur des choses crues, qui montrent des personnages tourmentés et violents, alors que notre société est aussi violente. Dans la vie, il y a des gens négatifs, rébarbatifs, anguleux, troublants. Le choc que j'ai eu, jeune, en lisant Dostoïevski! Ces personnages, que je n'aurais jamais supportés comme colocataires, m'ont ouvert à bien des choses. Si la littérature est bien faite, elle ne sera pas digérée comme du sucre. Et la violence, alors, ne va pas désensibiliser le lecteur, mais le re-sensibiliser.»

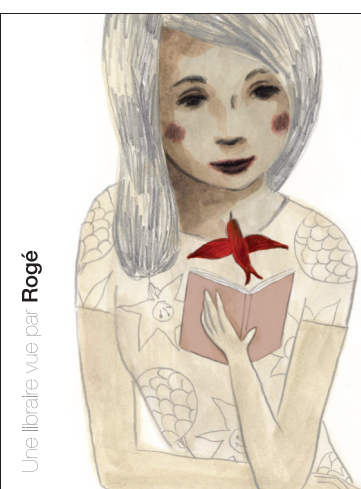
Celui qui nomme Sartre, Céline, Bernhard parmi ses auteurs fondamentaux, celui qui admire les phrases de Marie-Claire Blais, ne se sent pris dans aucun moule. «J'ai écrit aussi *Le*

mangeur de bicyclette (Leméac), un roman d'amour, et je travaille maintenant sur un film d'animation avec un chien... Je ne suis pas obsédé par la violence, mais ce sont les œuvres perverses, tourmentées et torturées qui remettent en question les structures. Dans un roman manichéen, tout le monde est confortable. La littérature et l'art ne pourraient exister si on était éternels. Ils sont greffés à la mortalité, à la mort.»

Le Christ obèse nous traîne dans le monologue intérieur du personnage principal et narrateur, Edgar, que Tremblay fait parler sans cesse. Comme un personnage de son théâtre? «En fait, on est tous des personnages. Comme acteur, j'aime ce métier qui me permet de cesser d'être moi-même. L'ego fonctionne comme un objet qui ne nous appartient pas en propre, qui appartient aussi à tous ceux qui nous connaissent. On a donc un ego public et un ego intime, qu'on peut construire et déconstruire. Il arrive qu'on soit figés, qu'on s'observe, arrêtés sur une image de nous-mêmes, sans être capables de changer. C'est souvent le problème de

VOIR PAGE F 2: STIGMATES

«La littérature
et l'art ne
pourraient exister
si on était éternels.
Ils sont greffés
à la mortalité,
à la mort.»



Une librairie vue par Rogé

Un libraire dans votre salon

Pour l'achat en ligne de vos livres papier et numériques.
Des conseils de votre libraire indépendant.

RUE DES
LIBRAIRES
.COM

LIQ
LES LIBRAIRES
INDÉPENDANTES
DU QUÉBEC

SODEC
Québec



Patrimoine
canadien Canadian
Heritage



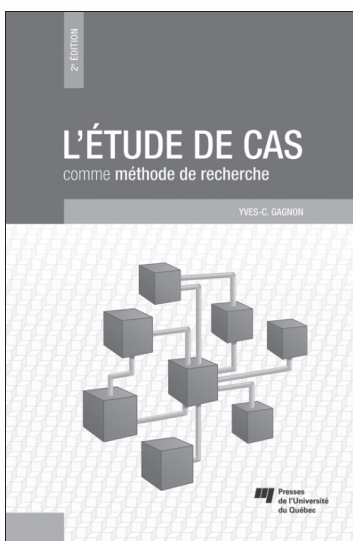
CONNAÎTRE, DIFFUSER ET AGIR.

PUQ.CA



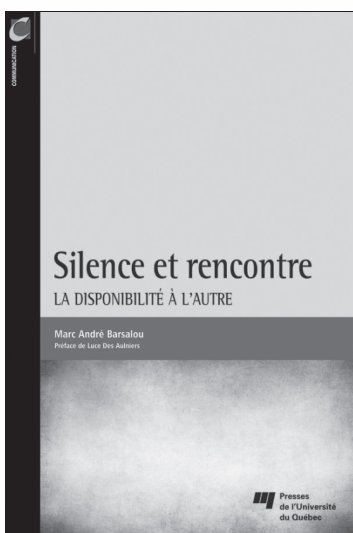
Jacqueline Cardinal et Laurent Lapiere

DÉCOUVRIR LA BIOGRAPHIE DE LUC BEAUREGARD, FONDATEUR DE NATIONAL



Yves-Chantal Gagnon

RÉALISER UNE ÉTUDE DE CAS EN SUIVANT UNE DÉMARCHÉ INTÉGRÉE



Marc André Barsalou

EXPLORER LE SILENCE DANS LES RAPPORTS HUMAINS



Emmanuel Colomb

FAVORISER LA RÉUSSITE DES ÉTUDIANTS AUTOCHTONES



TOUS NOS LIVRES SONT DISPONIBLES EN VERSION NUMÉRIQUE.

Presses de l'Université du Québec

LIVRES

Poésie laurentienne

«On se dit toujours qu'on va dans le Nord pour faire du ski. J'aimerais ça qu'on puisse attirer les gens avec la culture et la littérature», explique en entrevue téléphonique la présidente de l'Association des auteurs des Laurentides, Pauline Vincent, à la veille de la 2^e édition de la Semaine de la poésie des Laurentides.

CATHERINE LALONDE

Ce fut d'abord *La nuit laurentienne de la poésie*, un spectacle qui a gagné, en huit ans, son succès, jusqu'à désormais remplir chaque année les 120 places du Théâtre du Marais de Val-Morin. À ce rendez-vous se greffe depuis l'an dernier la Semaine de la poésie des Laurentides. Claude Beausoleil est cette année le poète invité.

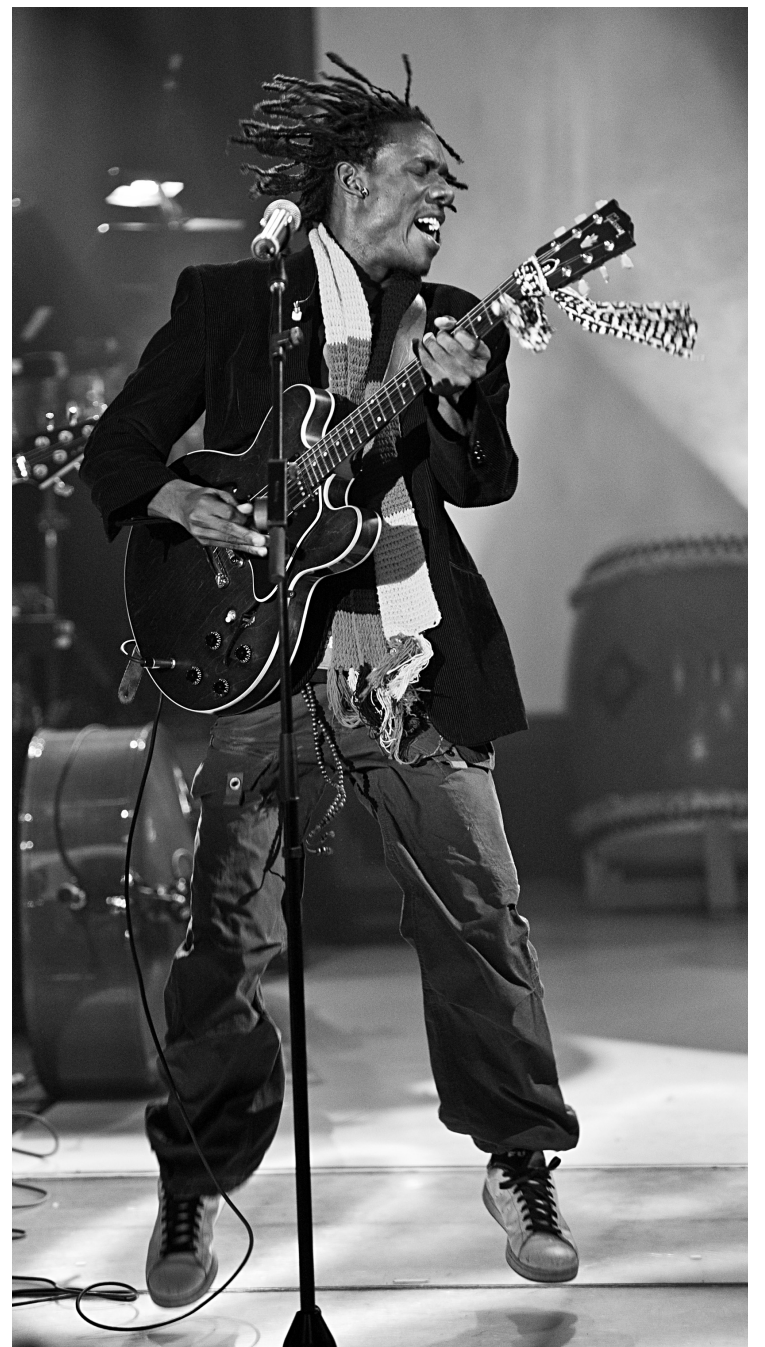
On pourra y voir le poète et rappeur Wesli Louissaint lors d'une soirée mots et musique du monde qui met les poètes haïtiens à l'avant-plan. Claude Beausoleil sera l'objet d'une soirée-hommage, avant de participer avec sa conjointe, la romancière Yolande Villemaire, à une *Conversation sur le quotidien d'un couple d'écrivains*. Nancy R. Lange donnera son récital-performance *De feu dépouillée, j'ai invoqué les Sourcières*. La Semaine se clôturera sur des lectures de Beausoleil, de Villemaire, du slameur David Goudreault, de Caroline Rivest et d'Antonio D'Alfonso.

«Cette année, on consolide ce qu'on a instauré l'an dernier, avec un ou deux spectacles supplémentaires», précise Mme Vincent. On tente de rejoindre le plus de villes possible dans les Laurentides. Notre mission régionale s'étend de Rosemère à Mont-Laurier, de Lachute aux limites de Terrebonne. On a peu touché l'an dernier à la région de Mont-Laurier, on s'est arrêtés à Sainte-Agathe. J'aimerais qu'on monte un peu plus dans le Nord.» Pour rejoindre son public sur ce large territoire, la Semaine de la poésie doit installer des activités satellites, s'essaimer en différents lieux.

En ouverture aujourd'hui, l'inauguration du Centre international de poésie des Laurentides. Sis à même la bibliothèque Claude-Henri-Grignon de Sainte-Adèle, ce centre réunira 12 000 œuvres, y compris des pages de philosophie et d'art. Le cœur de cette collection vient du don de 8000 bouquins de la bibliothèque personnelle de la poète Hélène Dorion, qui demeure dans la région.

«On a tous les livres de l'Hexagone depuis la fondation, et la maison d'édition s'est engagée à fournir ses nouveautés, ainsi que les publications des 20 dernières années du *Noroît*, qui nous donnera aussi ses nouveaux titres. Les *Écrits des Forges* s'engagent également à donner leurs nouveautés, indique fièrement la présidente. On a une grosse collection des éditions françaises de *La Différence* et du *Dé bleu*. J'ai découvert, en archivant, qu'on a presque tous les numéros de *La Barre du jour* et de *La Nouvelle Barre du jour*, on a *Les Herbes rouges*... Bref, une grande sélection de la francophonie, plusieurs Québécois traduits en de nombreuses langues et une bonne part de poètes anglophones. C'est le premier pas vers la Maison de la littérature des Laurentides.»

Inspirée des maisons de la littérature en France, Pauline Vincent rêve d'un lieu avec une salle de spectacle intime, une librairie, le Centre international de poésie et la possibilité de faire des expositions d'arts visuels. «J'aimerais vraiment, comme en France, que chaque région du Québec ait sa maison de la littérature. On est souvent délaissés. Même si on pose



UGO MONTICONE

Le poète et rappeur Wesli Louissaint prendra part à une soirée mots et musique du monde qui mettra les poètes haïtiens à l'avant-plan.

plusieurs actions pour alimenter la littérature en région, on nous oublie souvent à Montréal.»

Le Devoir

■ La programmation de la Semaine de la poésie des Laurentides peut être consultée sur <http://a-a-l.ca>

Littérature québécoise

Michèle Constantineau, souvenirs en rondes

Michèle Constantineau a passé son enfance à Montréal, rue Saint-Denis. Elle n'a pas connu l'école comme les autres enfants, ayant surtout étudié le piano. Outre sa carrière de musicienne, un des grands bonheurs de sa vie a été la découverte de l'écriture à... 60 ans. L'épingle à chapeau est son premier roman. Construit en de multiples tableaux, il retrace en petites touches impressionnistes la vie d'une femme, de l'enfance à la vieillesse.

SUZANNE GIGUÈRE

Dans la buée des souvenirs, une première image s'anime, celle des escaliers extérieurs où Simone et ses amis s'assoient, à l'envers, dos à la rue, jambes pendantes au travers des interstices. Les marches deviennent pupitres d'école, tables de bricolage ou tables à langer les poupées. Autre image fugace, parfumée celle-là et associée à la robe bleue à manches courtes de sa mère (sa robe à gâteaux): les millefeuilles qui ont encore aujourd'hui «un goût de contentement tout rond».

C'est à l'âge de huit ans que la petite Simone connaît son premier frisson: le garçon avec qui elle joue à la marelle ramasse la petite roche grise, la met dans sa poche et rend à la fillette un caillou en forme de cœur.

D'autres images s'emboîtent les unes dans les autres. Vacances d'été à la campagne. La grand-mère de Simone pose dans une assiette de porcelaine blanche une tranche de pain épaisse qu'elle nappe de crème et de sirop d'érable; mélangés, les ingrédients forment un tableau moiré avec des chemins,

des ruisseaux, des montagnes. Souvenirs magiques, comme le suivant. Son cousin la pousse dans un vieux carrosse bleu, direction champ fleuri. «Je laisse traîner ma main dans les herbes hautes comme je le ferais dans l'eau. Océan de jaune, d'orange, rouge flamboyant, le chant des grillons et des cigales, le bruissement de l'herbe sèche qui se froisse et se défroisse sous le passage des roues, ses bas blancs piqués d'ortie. Dans cette île de foin, de lumière, de chaleur et d'odeurs, à bras ouverts je vis l'été, je suis l'été.»

Simone laisse infuser les souvenirs. À l'âge de 15 ans, elle enroule son premier amour dans une bouteille jetée à la mer. Les années filent, la maternité et les mystères de la filiation sont évoqués avec tendresse. Puis, le récit se tend, Simone comme les blessures et les fêlures, les amours rauques et les amours mortes.

Femme au désir mélancolique, elle espère encore secrètement aimer et être aimée. Son cœur reste marqué à tout jamais par un premier amour: «Le rencontrer avait été le jour nouveau, la porte qui s'ouvre, l'escalier à descendre et le champ de coquelicots à ses pieds, comme ça, sans chercher à comprendre pourquoi.»

Le charme des souvenirs en rondes de Simone agit jusqu'à la fin. Sous la plume sensible de Michèle Martineau, les mots glissent avec bonheur, chaque souvenir s'échauffe, prend vie. L'écriture sert peut-être à cela: sortir de soi les souvenirs qui refusent de disparaître.

Collaboratrice du Devoir

L'ÉPINGLE À CHAPEAU

Michèle Constantineau
Édition de la Pleine Lune
Montréal, 2012, 112 pages

STIGMATES

SUITE DE LA PAGE F 1

mes personnages. J'écris pour mettre en question cette incapacité à se changer.»

L'auteur a lui-même mué à quelques reprises. «Jeune, j'étais un intellectuel fini. Je n'étais qu'une tête. C'est pas très sain. Quand je suis arrivé en Inde, je me suis trouvé un corps.» Tremblay y est devenu adepte du kathakali, ce théâtre dansé aux origines martiales et sacrées, aux partitions fixes. «Ces danses sont tellement éloignées de ma culture que ça me permet de réfléchir, finalement, en installant une distance dans mon propre corps. Cette distance me permet d'analyser la société, mes proches, moi-même, les politiciens, le langage... enfin, tout.» L'auteur revenait d'ailleurs tout juste, au moment de s'entretenir avec *Le Devoir*, d'un voyage, pour rafraîchir les chorégraphes dans sa mémoire. «Je suis devenu un corps. Bref, l'écrivain est devenu acteur, l'acteur s'est mis à signer des pièces de théâtre et le profil d'auteur dramatique est finalement devenu

important, parce que les pièces ont continué à être jouées, mais je n'ai jamais perdu l'idée d'écrire de la poésie ou des romans.»

Larry Tremblay a déjà signé plus d'une vingtaine de livres. Il est des rares écrivains québécois à avoir publié dans la collection «Blanche» de Gallimard, avec son *Piercing* de 2006. Comme il enseigne l'écriture, il sait nommer ses stratégies créatives. «J'ai toujours plusieurs petits plats sur le feu, à différentes étapes d'écriture. Je dois passer par différentes phases: les idées, l'incubation, l'élimination, où ça sort et où je laisse sortir tant que ça veut, et la dernière étape, où je dois travailler vraiment. Je passe d'un projet à l'autre.»

Il entend ses personnages, le rythme est pour lui d'une grande importance, et il lit à haute voix les passages qui lui semblent moins fluides pour trouver, au souffle, un chemin. «J'écris souvent à l'oreille. Il faut que ça soit musical, que ça sonne. Chaque personnage a sa musique, différente. C'est essentiel.» Comme dans *La hache*, comme

dans *Dragonfly*, ce Christ comprend un personnage silencieux, muet. «Ne pas utiliser la langue provoque pour moi un autre mode d'expression.»

Les chapitres du *Christ obèse* ont des titres. Autant d'images illustrant le récit, comme une petite scénographie. La Bible. Le crucifix. La photo. La perruque. L'ambulance. La tache. Larry Tremblay se défend de jouer du symbolisme. «C'est vraiment la métaphore que je travaille, je suis un écrivain métaphorique. Sauf cette figure du Christ obèse, ce titre paradoxal. Le catholicisme n'aurait jamais vécu si le Christ avait été gros, je pense. Il y a d'une certaine façon trop de jouissance dans l'obésité.»

Le Devoir

LE CHRIST OBÈSE

Larry Tremblay
Alto
Québec, 2012, 168 pages

■ Lire la critique de Danielle Laurin en page F 3

Je m'étais occupé de lui comme d'habitude

«Depuis mon retour, au lieu de le frapper jusqu'à ce qu'il crève, je m'étais occupé de lui comme d'habitude, sans le haïr, sans en avoir honte, sans cesser de l'aimer. Je lui donnais à manger tout ce qu'il voulait et autant qu'il voulait. J'avais coupé ses cheveux et sa barbe, rasé son crâne. Je me surprénais à reconnaître dans ce Christ de viande, dans ce visage bouffi et mis à nu, le mal que j'avais introduit dans la maison, nourri et protégé, le mal que j'avais pris pour de la souffrance.»

Larry Tremblay,
Le Christ obèse, p. 156

LITTÉRATURE

Délivrez-nous du mal

Décidément, on n'en a pas encore fini avec Dieu. Jean-François Beauchemin a beau l'avoir tué après avoir réglé ses comptes avec Lui dans son plus récent roman, voici qu'Il réapparaît dans une fiction de Larry Tremblay, *Le Christ obèse*.

Mais l'être suprême s'avère, encore là, bien inutile. Il se montre tout aussi impuissant. En particulier dans le cas d'un certain Edgar, trentenaire asocial qui se voit lui-même comme un sauveur.

La figure toute-puissante dans la vie de cet Edgar, c'était sa mère. Pas de père en chair et en os à l'horizon. Il est mort le jour même de la naissance de son fils unique, dans un accident de circulation, alors qu'il se rendait à l'hôpital. C'est tout ce qu'Edgar sait de lui jusqu'à maintenant, c'est tout ce que sa mère lui a dit à son propos.

Sa mère dévote l'a élevé seule, dans ses jupes. À coups de prières, de *Notre-Père*. Et de récits bibliques, tel le martyre des saints Innocents, qui provoquent chez lui des cauchemars récurrents.

Encore aujourd'hui, des cauchemars le hantent dans son sommeil. Du genre: il est visé par une flèche qui menace de le tuer. Lui-même, d'ailleurs, a déjà tenté de se suicider et pratique l'automutilation à coups de couteau.

Pour ce qui est du sexe, c'est le calme plat. Edgar s'en méfie comme de la peste. Résultat, il est encore vierge. Il n'est même pas certain de savoir ce que signifie être amoureux. De ça aussi, il se méfie, nécessairement.

Sa mère a beau être morte et enterrée depuis quelques mois, elle est encore omniprésente dans sa vie. Tous les effets qui lui ont appartenu, ses crèmes, ses babioles, sont demeurés en place. Son crucifix continue d'orner le mur de la chambre où elle est morte. Normal: la maison dont a hérité Edgar reste à ses yeux sa maison à elle.

Sa mère est là partout, même, voire surtout, dans ses pensées. Il ne peut s'empêcher de voir le monde par ses yeux à elle, ne peut s'empêcher de se voir lui-même, pauvre type qui n'a jamais rien fait qui vaille dans sa vie, par ses yeux à elle. On ne se défait pas comme ça d'une relation fusionnelle de 37 ans avec sa maman, n'est-ce pas?

Bref, vous l'aurez compris, Edgar est un cas. Il a tout de l'être atypique, paumé, tordu, qui aurait avantage à consulter un psy. Et puis, allez savoir quel feu couve en lui, de quoi il est capable... De la graine de psychopathe germerait-elle en lui?

Mais je vais trop vite. Quand le roman commence, on n'a bien sûr aucune idée de la personne à qui on a affaire. Toutes les facettes de son passé, de son histoire, de sa personnalité, Edgar ne nous les révèle qu'en cours de route, au compte-gouttes.

Au début, nous sommes dans un cimetière. Edgar s'est endormi sur la tombe de sa mère. Il fait un rêve. Un mauvais rêve. «*La flèche allait me transpercer le cou.*» C'est la première phrase du roman.

Tout se déroule au passé. Tout nous est raconté par lui, Edgar. Il nous décrit tout. Nous dit comment, ce soir-là, au sortir de son cauchemar, il a assisté à une scène d'agression au cimetière.

Quatre hommes, vêtus d'uniformes, associés dans son esprit aux quatre cavaliers de l'Apocalypse, riaient, criaient, en frappant avec leurs pieds quelque chose. Une fois terminé leur sale boulot, ils ont décampé.

C'est là qu'Edgar est entré en jeu. Il a recueilli le corps ensanglanté. Une jeune fille. Elle était inconsciente. «*En la soulevant, je remarquai une longue branche qui sortait de dessous de sa robe. Je tirai dessus, la lançai vers le ciel de toutes mes*

forces. Cette pauvre fille avait subi les pires outrages.»

Impulsivement, il a voulu la sauver. Il l'a emmenée avec lui. Mais il l'a jetée dans le coffre de sa voiture. Pourquoi? La pauvre fille a même fini par y passer la nuit. Bizarre. On commence à se demander ce qui trottait dans la tête d'Edgar au moment où il l'a prise sous son aile.

On ira de bizarrerie en bizarrerie dans son récit. Son comportement nous apparaîtra de plus en plus détraqué. Et, ce qui n'est pas pour aider, lui-même nous dévoilera par bribes toutes sortes d'éléments sur lui, sur son passé, ces éléments plutôt inquiétants dont j'ai parlé plus haut, et plus encore, j'en passe et des meilleurs.

Dans un même temps, l'action comme telle continuera d'évoluer dans son récit. Edgar le sauveur nous racontera comment il est parvenu à se dépatouiller avec la jeune fille blessée. Et comment, peu à peu, il en est venu à découvrir des choses surprenantes sur cette inconnue, sur son identité, sur son passé.

Quant à leur relation à tous les deux, on la verra évoluer de façon tout à fait inattendue. On ira de surprise en surprise. Mais je n'ai encore rien dit, rassurez-vous. C'est encore plus glauque, tordu, violent que vous ne pouvez l'imaginer.

L'intérêt du roman tient aux trois trames qui s'entrecroisent constamment dans le récit. La trame de l'histoire intime d'Edgar. Celle de l'identité insoupçonnée de la jeune fille du cimetière. Et celle de la relation entre les deux, pleine de non-dits, pleine de rebondissements. Pleine de conséquences.

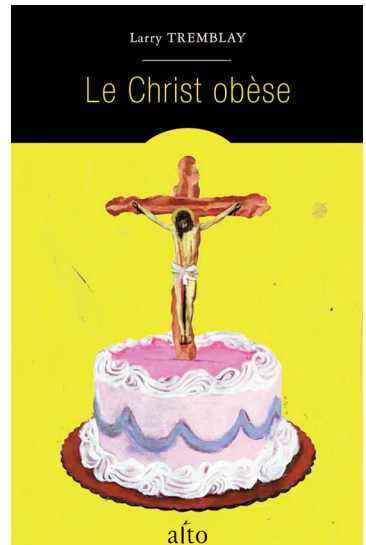
Nous sommes constamment aux aguets. D'abord, on se demande ce qu'Edgar va faire de celle qu'il a sauvée, mais aussi qui est cette personne au juste, qui l'a agressée et pourquoi. Ensuite, tout dégénère, comme dans un bon vieux thriller. Et on se demande jusqu'où le mal va triompher.

D'où l'idée de Dieu. Ce Dieu qu'a appris à prier Edgar enfant contre son gré. Et qui ne lui aura été d'aucun secours finalement. Qui ne saurait empêcher le pire d'arriver, le monstre de se révéler et de frapper, de frapper encore et encore.

Le texte est parsemé de symboles religieux, dont le sens, le rôle, à moins d'être féru de la chose, ne paraissent pas toujours évidents à première vue. Comme si se jouait là, à notre insu, une autre histoire, une autre scène.

C'est un texte chargé, oui. Qui demeure opaque par certains côtés. Mais on ne pourra pas reprocher à Larry Tremblay de manquer d'originalité. De souffle, de style.

L'écriture est nerveuse. Et néanmoins appliquée. Mystère, montée dramatique, spirale de la violence: tout est là. On baigne dans un climat trouble qui va de Charybde en Scylla. Et qui finit par nous habiter complètement.



LE CHRIST OBÈSE

Larry Tremblay
Alto
Québec, 2012, 168 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

La loi de la jungle

Dense et secrète, toujours un peu incantatoire, l'écriture de Marie-Christine Arbour nous fait partager une impression d'enfermement

CHRISTIAN DESMEULES

Confronté à sa propre conscience tourmentée, Leucid Cyr éprouve un jour le désir de déjouer l'inertie qui le cloue au sol. Cet «oiseau de la nuit» de 40 ans, ce barman presque vieux qui se «refuse au temps», est animé par une ambiguïté sexuelle qui le fait balancer entre les hommes et les femmes. Il porte en lui et sur son corps les marques de cette dualité ambivalente.

Confronté à sa propre finitude, écartelé entre le corps et l'esprit, le protagoniste «lucide» d'*Utop*, quatrième roman de Marie-Christine Arbour, répond à une sorte de «last call». «Je suis comme un point noir sur un canevas blanc infini», raconte-t-il dans un récit au je. D'où le désir de se secouer les puces, de se prouver qu'il peut encore se surprendre. «Je ne peux me résoudre à la vie ordinaire.» Il lui faut donc une preuve de sa condition d'être vivant. Différente de toutes celles auxquelles il a habituellement recourus dans le confort de son Montréal de cette année 1977: consumérisme, sexualité, alcool, drogues.

Une corroboration qui prendra la forme d'un voyage d'aventure en Equateur. Un mois en compagnie d'un petit groupe de touristes aussi paumés que lui. Un «touriste infâme en quête de satori» mêlé à d'autres infâmes touristes. Un mois de paysages des origines, d'hôtels insalubres et de socialité sexuelle qui le fait balancer entre les hommes et les femmes. Il porte en lui et sur son corps les marques de cette dualité ambivalente.

Confronté à sa propre finitude, écartelé entre le corps et l'esprit, le protagoniste «lucide» d'*Utop* répond à une sorte de «last call»

aux piranhas, repas à partir des produits de la chasse, existence primitive ramenée aux besoins les plus essentiels.

Mais au fil d'une lente désintégration, tous les membres du groupe finiront par tomber malades. La jungle est comme une immense matrice. Elle digère tout, absorbe, élimine, régule. La mort, tant redoutée par Leucid, est également partout. Et on ne peut s'empêcher de pen-

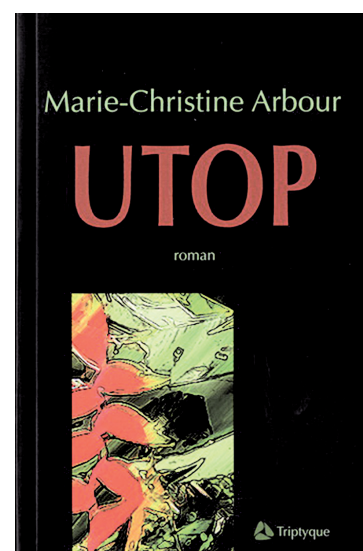
ser à Werner Herzog s'enlisant dans le tournage de son imposable *Fitzcarraldo* dans l'Amazonie péruvienne, fasciné par la jungle mais y voyant partout le mal, interprétant le chant ininterrompu des oiseaux comme des hurlements de douleur.

C'est le corps, bien sûr, peut-être plus que l'esprit, qui sera au cœur du combat de Leucid contre les éléments au cours de sa recherche d'un «semblant d'Eden». «Je suis piqué, mordu, égratigné, éraflé, sucé, démantelé, pénétré.» «Je ne veux plus du corps. La vérité de l'esprit est ce à quoi j'aspire.» L'utopie, celle du titre, n'est-elle pas un peu là, dans cette quête d'une impossible légèreté?

Dense et secrète, toujours un peu incantatoire, l'écriture de Marie-Christine Arbour, une auteure montréalaise née en 1966, renforce et nous fait partager cette impression d'enfermement — dans le groupe, dans la forêt infinie, à l'intérieur du corps. Le motif de l'ambiguïté sexuelle, déjà

présent dans *Drag* (Triptyque, 2011), qui était animé d'un même désir de transcendance et d'exil (cette fois plus intérieur), accentue aussi cette expérience de la dépossession au cœur d'un récit de voyage plutôt original.

Collaborateur du Devoir



UTOP
Marie-Christine Arbour
Triptyque
Montréal, 2012, 208 pages

Le Prix des lecteurs Radio-Canada 2012

Les enfants de Tantale de Lise Gaboury-Diallo

Depuis 12 ans, le Prix des lecteurs Radio-Canada invite à la lecture d'œuvres littéraires canadiennes produites hors Québec. Les auteurs doivent avoir écrit ou être né dans un des espaces francophones minoritaires du Canada. Le nom du gagnant sera dévoilé le 17 avril prochain. Les finalistes sont Antonine Maillet avec *L'albatros* (Leméac), Marguerite Andersen pour *La vie devant elle* (Prise de parole), France Daigle avec *Pour sûr* (Boréal), Lise Gaboury-Diallo avec *Les enfants de Tantale* et Jocelyne Saucier pour *Il pleuvait des oiseaux* (XYZ). *Le Devoir* présente chaque semaine, dans son cahier Livres, une des œuvres en nomination.

Lise Gaboury-Diallo se retrouve finaliste au Prix des lecteurs Radio-Canada pour une deuxième année de suite, cette fois encore avec un recueil de nouvelles. L'an dernier, *Lointaines nouvelles*, à la fois récit de voyage, autofiction et invention, faisait découvrir le Sénégal à travers les yeux d'une narratrice manitoibaine. Ce livre lui a valu le prix Rue-Deschambault, au Manitoba.

Depuis son tout premier recueil de poésie, *Subliminales* (du Blé), Gaboury-Diallo s'in-

teresse à l'identité, à la transformation et au dialogue avec l'autre. Reconnue comme critique, professeure, analyste et poète, elle enseigne au Département d'études françaises du Collège universitaire de Saint-Boniface et participe au comité éditorial des *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*.

Les 12 nouvelles rassemblées dans *Les enfants de Tantale*, le titre l'indique, parlent de désirs, d'inassouvissement, d'illusions et de fantasmes. Chaque texte est un monologue intérieur, livré par le souffle d'un personnage, souvent féminin, à la fois

même et changeant. Là, une femme écrit une lettre à son conjoint pour lui annoncer qu'elle le veut, qu'elle va, «*démone du midi*», briser les années de fidélité qui les unissent. Ici, dans un dialogue, «*Miroir, miroir dis-moi...*», une autre discute avec son reflet. «*La femme adulte, qui ne devient ni princesse ni reine, se transforme en ogresse rêlée, car le temps fait, malgré tout, ses ravages*», lui dit l'implacable image. Plus loin, un corps, peut-être dans le coma, assiste par flashes de conscience au ballet de ses proches, ceux qui continuent à vivre, passant dans la

chambre d'hôpital. Encore? Une clarinettiste fatiguée décide de dévoiler à ses collègues tous les secrets et toutes les confidences qui couvent dans leur *band* de jazz.

Partout, les identités sont fragiles et s'effritent de désirs, qu'ils soient refoulés ou soudain lâchés.

Le Devoir

LES ENFANTS DE TANTALE

Lise Gaboury-Diallo
Éditions du Blé
Saint-Boniface, 2011, 160 pages

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 12 au 18 mars 2012

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)
1	Petals pub	Arlette Cousture/Libre Expression 1/8
2	En 1837, j'avais dix-sept ans	Françoise Ouellet/Libre Expression 2/3
3	Souvenirs de la banlieue • Tome 1 Sylvie	Rosette Laberge/Les Éditions réunies 3/2
4	La vie épilée de Charlotte Lavigne • Tome 2	Nathalie Roy/Libre Expression 4/4
5	ANL&E • Tome 10 Obscuritas	Anne Robillard/Wellan 5/10
6	Mémoires d'un quartier • Tome 10 Évangéline, la suite	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean 8/18
7	Défense de tuer	Louise Penny/Flemmarion Québec 7/10
8	Malphas • Tome 1 Le cas des casiers camassiers	Patrick Sénécal/Alire 9/20
9	Au bord de la rivière • Tome 2 Camille	Michel David/Hurtubise -1
10	Bonheur, es-tu là?	Franche Rue/Libre Expression -1

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)
1	Hôtel Adlon	Phillip Kerr/Du Masque 2/8
2	Sous haute tension	Harlan Coben/Belfond 5/2
3	Le novice	Thich Nhat Hanh/Le Jour -1
4	À la trace	Deon Meyer/Seuil 6/2
5	Storyteller	James Stegaj/Cherche Midi 1/6
6	Froid d'enfer	Richard Castle/City 4/3
7	Les anges de New York	Roger Jon Elory/Sonatine 3/5
8	L'or de Sparte	Clive Cussler Grant Blackwood/Grasset -1
9	Les blessures invisibles	Nicholas Evans/Albin Michel 10/2
10	Toyer	Gardner McKay/Cherche Midi 7/3

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)
1	Fin de cycle. Aux origines du malaise politique québécois	Mathieu Bock-Côté/Boréal 2/4
2	C'était au temps des mammoth laineux	Serge Bouchard/Boréal 1/6
3	L'art presque perdu de ne rien faire	Dany Laferrière/Boréal 4/15
4	Comment mettre la droite K.O. en 15 arguments	Jean-François Lisée/Albin Stanké 3/8
5	Le petit tricheur. Robert Bourassa derrière le masque	Jean-François Lisée/Québec Amérique 5/4
6	Un cynisme chez les lyriques. Denys Arcand et le Québec	Carl Bergeron/Boréal -1
7	De colère et d'espoir	Françoise David/Écosociété -1
8	L'État contre les jeunes. Comment les baby-boomers...	Éric Duhaime/VLB 6/8
9	Université inc. Des mythes sur la hausse des frais...	Eric Martin Maxime Ouellet/Lux 8/5
10	Malfe Inc. Grandeur et misère du clan scillien au Québec	André Cédilot André Noël/Homme 7/3

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)
1	Une histoire populaire de l'humanité	Chris Harman/Boréal 1/7
2	L'ordre libéral. La vie philosophique d'Albert Camus	Michel Onfray/Flemmarion 3/2
3	Indignez-vous! (Édition revue et augmentée)	Stéphane Hessel/Indigène 5/5
4	Le sexe ni la mort. Trois essais sur l'amour et la sexualité	Alain Mabanckou/Fayard 7/5
5	L'art de ne pas être un égoïste	Richard David Precht/Belfond 6/2
6	Petit cours d'autodéfense en économie. L'abc du capitalisme	Jim Stanford/Lux 2/19
7	MetaMaus. Un nouveau regard sur Maus, un classique...	Art Spiegelman/Flemmarion -1
8	Le sanglot de l'homme noir	Alain Mabanckou/Fayard 9/2
9	L'œil de l'esprit	Oliver Sacks/Seuil -1
10	Contre la pensée unique	Claude Hagège/Odile Jacob -1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 177 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier du Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

Olivieri
librairie - bistro

Olivieri
Au cœur de la société

Mardi 27 mars
à 19 heures

Entrée libre

Réservation obligatoire
RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

PLAN NORD SOUS TENSION

Territoire habité,
territoire assiégé!

Causerie

À l'occasion de la parution de l'ouvrage collectif *Les figures du siège au Québec. Concertation et conflits en contexte minoritaire* (éd. PUL)

Avec

GHYSLAIN PICARD
Chef régional du Québec pour l'Assemblée des Premières Nations.

PAKESSO MUKASH
Passionné de politique, il a grandi dans le Grand Nord du Québec. Il diffuse son message par la musique du groupe *CerArmony*

DANIEL SALÉE
Professeur de science politique à l'Université Concordia.

SIMON HAREL
Professeur et directeur du département de littérature comparée à l'Université de Montréal.

ISABELLE ST-AMAND
Elle rédige une thèse de doctorat sur la crise d'Oka et ses mises en récit (UQAM).

LITTÉRATURE

L'appel de ce qu'on n'a vu qu'une fois

Ils voyagent, tiennent des carnets. Puis ils écrivent des romans imagés qui amplifient leurs impressions. Ainsi se poursuivent les rencontres, dans des lieux qui font sentir le monde où nous ne sommes pas. Voici la Californie de Philippe Besson, la Sibérie vue par Maylis De Kerangal et l'Inde sous l'œil de Nicolas Fargues.

GYULAIN MASSOUTRE

À l'Ouest comme à l'Est, les romanciers basculent dans le for intérieur de ce qu'avant d'y être ils ne connaissaient pas. Emportés par un élan de sympathie ou par leur inquiétude, ils ciblent des gestes dont ils finissent par mettre à plat, sans préjugé ni savoir d'avance, les intentions et les conséquences.

En Californie

Tentation de la mort à Los Angeles, le jour de l'élection de Barack Obama, *Une bonne raison de se tuer* campe l'Amérique en chagrin. La journée est pourtant mémorable, mais Philippe Besson va l'égratigner. Il connaît bien cette Amérique perdue, et il sait la raconter. Depuis que Patrice Chéreau lui a fait un bel éclairage, en adaptant un de ses romans au cinéma, d'autres films ont suivi. Pour ses croquis des âmes, pour ses corps vus en gros plans, il touche juste.

La lecture est aisée, l'écriture transparente, avec ses brefs chapitres au souffle haché. On carbure à la fascination. Mais au moment où Marie-Claire Blais publie le sixième volume, non ponctué ou presque, de sa saga américaine, on est tenté de les comparer.

Chez Besson, la même ambiance d'errance, de liberté vide, de désarroi et de rêves aussi: les personnages échappent à leur vie matérielle. Il insiste sur la torpeur ordinaire, sur le suicide d'un fils, les pensées d'un père

peintre et hippie, d'une mère remariée et employée de mairie; il y a Laura, Julia, Claire, Samuel, Paul, Vincent et d'autres.

Plus facile à lire que Blais, il ne plonge cependant pas dans le réseau humain qui relie, sans perte de vue, la date, le lieu, l'heure, les gestes et les faits de sa fresque. Besson, lui, simplifie et résume, sans édulcorer ni traiter la bigarrure sociale. Tout est en direct, au présent. Chez Blais aussi, mais avec un sens des rapports de force qui fait sentir comment plient les gens.

Toutefois, on lit bien, chez Besson, un suicide dans un retournement qu'on n'attendait pas.

Dans le Transsibérien

Dans *Tangente vers l'Est*, un court roman, Maylis de Kerangal a choisi de mettre en scène son voyage officiel, au printemps 2010, avec plusieurs écrivains dans le *Transsibérien*, entre Novossibirsk et Vladivostok (soit les deux tiers orientaux de cette ligne). D'abord nouvelle radiophonique, elle a modifié ce texte afin d'avancer davantage dans la géographie. La fiction rend l'impression de distance et de violence ressentie sur place.

Aliocha descend ainsi du train à Krasnoïarsk, puis rencontre Hélène, une Française qui monte là, comme de nulle part. L'observatrice, dans cette Sibérie du Sud, se sent minuscule, absorbée par la nature vierge et par l'objet politique qu'on connaît à l'Ouest par ses seuls aspects négatifs. Elle va renverser l'impression.

Terre de bannissement et périmètre interdit, l'espace inerte s'anime peu à peu à la cadence du train. Au mouvement succèdent la rencontre et les pensées qui font vivre un territoire illimité, un ciel ouvert où un commencement est possible. Sensible à cette découverte, l'auteure imagine sans la moindre remémoration.

Exercice de style

Auteur à succès, Nicolas Fargues signe *La ligne de courtoisie*, histoire d'un misan-

thrope qui part en Inde pour fuir sa peur d'autrui. Bien dans la solitude, ce personnage perd ses repères dès qu'il doit quitter sa maniaquerie, qu'il abhorre néanmoins.

Personnage fragile, il subit la dérision attachante et protectrice dont l'entoure l'écrivain, qui crée une marionnette du roman vite lu, impulsif et divertissant. On y reconnaît aussi, à travers la première personne qui raconte, ce Fargue-à-la-mode qui a vécu sur tous les continents, ou presque. L'inquiétude fait une ligne sourde, une plongée dans notre époque agitée, encombrée, saisie en documentaire d'un «pourquoi pas» vivant.

Fargues propose donc un exercice de style en posture moqueuse. L'écriture vise une maîtrise large des niveaux de langue, tandis que sur le clavier elle parcourt rapidement les octaves. Au risque d'être ampoulée, bizarre: «Apercevant un *tong tulle et dentelle et visualisant aussitôt le pénil épilé qui s'y était bridé puisant sans doute offert à mon fils, j'ai préféré baisser les yeux et transférer mon émotion sur la persistance saumâtre d'un sillage laissé jadis par une goutte rebelle de rouille échappée de la trappe renfermant le bouchon de pompe.*» Non merci, cette surface clinquante ne fait pas la littérature.

Collaboratrice du Devoir

UNE BONNE RAISON DE SE TUER

Philippe Besson
Julliard
Paris, 2012, 321 pages

TANGENTE VERS L'EST

Maylis de Kerangal
Verticales
Paris, 2012, 126 pages

LA LIGNE DE COURTOISIE

Nicolas Fargues
P.O.L.
Paris, 2012, 167 pages

Du stade à l'asile

P lus que le baseball dont ils nous rebattent les oreilles, c'est, il me semble, du côté du football américain qu'il faut chercher la grande métaphore colorée de la vie étasunienne. Cette brutale possession du terrain, la défense du sol conquis, l'implacable loi du spectacle comme seule forme de transcendance, la recherche de cohésion collective et de grâce individuelle sur fond de violence physique à l'état pur. C'est quand même autre chose qu'un roulant capté par l'arrêt-court et relayé au premier but, non?

À l'image de la société qui l'a engendré, c'est un sport volontiers dégueulasse et profondément hypocrite, où génuflexions et signes de croix de façade déguisent en quête de rédemption un darwinisme élémentaire allant, comme on l'a récemment appris, jusqu'à inclure la volonté de causer intentionnellement des blessures dans les stratégies des équipes. Les «New York Giants» (comme on dit dans les romans traduits en France) auraient peut-être atteint le Super Bowl, cette année, même s'ils n'avaient pas marqué d'une croix, dans leur plan de match de la finale de conférence, un joueur de l'équipe adverse revenu de quatre commotions cérébrales et éti-queté fragile, à qui ils ont réussi à faire échapper le ballon au moment le plus critique. Dans la NFL, on ne plaque plus, on frappe pour interrompre les fonctions cérébrales. L'arrivée des brancardiers étant, pour certains, la cerise sur le bloody sundae. Vive l'efficacité!

Frederick Exley est mort en 1992. Ça veut dire qu'il a eu le temps de voir ses chers Giants remporter, à l'hiver 1991, leur premier Super Bowl, sur le fameux placement raté de Scott Norwood. On l'imagine très bien, Exley, contemplant, de son sempiternel divan, la douche de Gatorade sur la ligne de touche, pendant que s'écoulaient les dernières secondes de la conquête du Saint Graal et que la languette d'une nouvelle cannette de Budweiser claquait sous son pouce: Maintenant, je peux mourir... Oui, il était fan à ce point. Fini. Et le moins qu'on puisse dire, c'est que ce jeune sexagénaire avec un pied dans la tombe ne carburait pas au Gatorade...

On connaît le célèbre début du *Howl* de Ginsberg, dont le procès pour obscénité vient d'ailleurs d'être porté à l'écran: «I saw the best minds of my generation destroyed by madness, starving hysterical naked, dragging themselves through the negro streets at dawn looking for an angry fix...» L'alcool arrive bien plus loin dans le poème; pourtant, il a sans doute présidé à la destruction de plus d'esprits brillants que toutes les autres drogues réunies. En même temps qu'il les a parfois aussi portés, c'est vrai, sur les fonts baptismaux pleins de bile noire de la création et de l'Œuvre. On ressort du *Dernier stade de la soif* avec cette impression d'avoir rencontré une intelligence remarquable, sacrifiée, dans la plus pure tra-

dition des écrivains maudits, sur l'autel d'un Niagara de houblon et de bourbon, en une chute fatale devenant le mouvement même de la vie à l'intérieur du tonneau de l'âme, jusqu'au black-out final. L'alcool comme folie, comme symptôme, remède et maladie.

S'il fallait croire Exley lui-même, tous ses malheurs seraient dus au fait que, victime d'un mauvais *casting*, d'abord destiné à la gloire, il s'est retrouvé à l'étroit dans un rôle de supporter à vie. Mieux que celui retenu par l'éditeur de la version française, le titre original de l'ouvrage paru en 1968, *A Fan's Notes*, exprime l'intention de son auteur: de l'impuissance et de cette quête de célébrité par procuration qui seraient, se-

lon lui, les principaux ressorts de la psychologie du fan obsédé et de son cousin le féroce supporter, il a voulu offrir la grandiose, sombrement lyrique étio- logie. Du divan du géant d'est- trade du dimanche à celui du psy. Ça commence avec le père, dont la vie semble destinée à illustrer l'adage: Rien de pire qu'une gloire locale... «Comme lui, je voulais que mon nom soit sur toutes les lèvres, chuchoté avec révérence.» Le problème, c'est que la gloire n'est guère transmissible, en règle générale, par la voie des gènes.

Le raté devient pilier de bar, supporter de la compagnie Budweiser et partisan des Giants de l'ère pré-Super Bowl, à l'époque où une estocade portée avec le casque était encore considérée comme un coup salaud. Et, chez les Giants, il s'éprend en particulier du receveur de passes Frank Gifford, demi-dieu jadis croisé dans l'Olympe ensoleillé d'une université californienne et double idéalisé d'un narrateur qui consent ainsi à son propre ravalement au rang de jumeau maudit du héros. La part de l'ombre lui revient. «Logiquement, tu devrais le détester, dit-elle. Enfin, plus exactement, l'envie au point de le trouver antipathique. — Le détester? [...] Il sera peut-être la seule gloire que je connaîtrai jamais!»

Cette Amérique obsédée de jeunesse, de célébrité et de beauté, c'est déjà un peu la nôtre, les *Star Académie* de ce monde ne réussissant qu'à amplifier jusqu'à l'écœurement le rêve le plus prévisible, l'aspiration la plus commune du singe humain: «Rien dans ce fantasme ne me semblait tellement exagéré. C'était une projection de tout ce qui se faisait de plus vulgaire en Amérique: j'étais riche, célèbre, influent et si incroyablement beau que lorsque j'entraîs dans une pièce, des femmes à la beauté renversante écartaient les cuisses sur mon passage.»

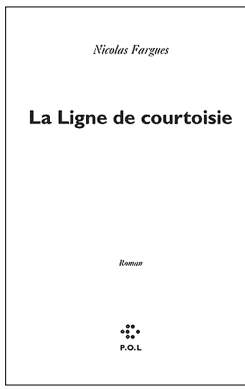
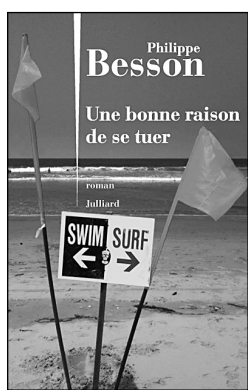
Disons qu'il fallait quand même, à l'époque, se retrousser un peu les manches pour devenir connu. Et le traitement réservé aux perdants refusant de réintégrer l'anonyme cohorte était lui aussi différent. Pour fondre un peu de plomb dans la cervelle, rien de tel que les électrochocs!

Exley a écrit un grand livre, sur la folie, la littérature et le sport. On y sent courir la vibrante et nerveuse énergie des années 60, et le lyrisme noir de son écriture rappelle parfois les jubilantes envolées d'un Miller. Même registre de la confession, dans laquelle on pourrait cependant lui reprocher de reculer *in extremis* devant l'ultime lucidité: en faisant de l'alcool un symptôme plutôt que la cause de son inadaptation, je ne suis pas sûr qu'Exley ait vu très clair dans son propre jeu. Ainsi, quand il fait remonter le début de ses problèmes à sa rupture avec l'amour de sa vie pour cause de totale impuissance sexuelle, il ne semble pas même soupçonner que sa perpétuelle ébriété pourrait expliquer certaines choses. Le problème de notre ivrogne, ce n'est donc pas tant de voir double que ce point aveugle. Il a tout de même écrit trois livres, dont un qui passe l'épreuve du temps.

Collaborateur du Devoir

LE DERNIER STADE DE LA SOIF

Frederick Exley
Traduit de l'anglais par Philippe Aronson et Jérôme Schmidt
Monsieur Toussaint Louverture
Paris, 2012, 446 pages



LOUIS HAMELIN

Une suite qui s'essouffle

FABIEN DEGLISE

Le premier tome des aventures de Lionel et Nooga (Rotor/Les 400 Coups), intitulé *Bandes et contrebandes*, annonçait beaucoup pour livrer peu. C'était l'an dernier. La suite, *Fahrenheit 14*, qui vient tout juste de sortir, vient finalement confirmer le pire en dévoilant, sous une couverture cartonnée, un récit qui transporte encore et toujours les mêmes tares: une intrigue prévisible sou-

nue par un scénario qui se perd dans ses détails et incapable de mettre en relief un dessin pourtant inspirant, dans le genre.

On résume. Nous sommes toujours au Québec, à l'hiver 1953. Et aussi un peu ailleurs. Des indépendantistes portoricains courent toujours après une femme et son enfant qui, par un concours de circonstances, ont croisé la route de deux escrocs qui devraient songer à changer de carrière, Lionel et Nooga. Il y a des curés qui parlent à la radio,

des histoires de nomades dans un désert, des tireurs embusqués dans un opéra, des scènes dans des appartements populaires du boulevard Saint-Laurent et, finalement, il y a toujours la même confusion qui règne, autant entre les protagonistes qu'à l'intérieur de cette histoire imaginée par Albert André Goulet et Michel Vaillancourt, et mise en dessin par Ghyslain Duguay.

Dans ce tout décevant qui laisse froid — autour de -10°C, quoi! —, un plaisir persiste toutefois: celui de se frotter à l'uni-

vers visuel de Duguay, et à son coup de crayon maîtrisé, qui nous transporte dans le Montréal du milieu du siècle dernier, avec ses voitures de police, ses rues pas trop bien déneigées, son mobilier d'antan... Mais bien sûr, tout ça n'est pas assez!

Le Devoir

LIONEL ET NOOGA
Tome 2 FARENHEIT 14
Rotor/Les 400 Coups
Montréal, 2011, 48 pages



Tiré du tome 2 des aventures de Lionel et Nooga, *Fahrenheit 14*

ACHAT À DOMICILE - VENTE - ÉVALUATION

b
Bonheur d'occasion
Librairie

Mathieu Bertrand, Libraire
Membre de la Ligue internationale de la Librairie Ancienne (LILA)
514-914-2142

ACHETONS EN TOUT TEMPS :

Livres anciens avant 1800

Americana et Canadienne :

- Relations des Jésuites, Relations de voyages...
- Incunables québécois, Patriotes, Riel...

Reliures d'art anciennes et modernes

Fonds universitaires :

- Littérature, Philosophie, Sciences humaines
- Pléiade

Livres d'art et livres d'artiste

Refus Global, Le Vierge incendié

Expertise de documents et d'archives

4487, de la Roche, Montréal • 514 522-8848 • 1 888 522-8848
bonheurdoccasion@bellnet.ca • www.abebooks.fr/vendeur/bonheurdoccasion

Deux soirées à la librairie Paulines

28 mars 19 h 30
Le chemin de Compostelle
Avec
Yvan Lemay, membre fondateur de l'Association du Québec à Compostelle

29 mars 19 h 30
JEUDI LITTÉRAIRE
avec Dominique Fortier, écrivain
Animation:
Yvon Rivard, écrivain

5 ans
sur la rue
Masson

Beaucoup plus qu'une librairie!
2661 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585
Contribution suggérée : \$5

SODEC
Québec

lettres québécoises REVUE fondée en 1976
La revue de l'actualité littéraire

Depuis 35 ans nous couvrons la LITTÉRATURE québécoise!

Roman
Traduction
POLAR
RECIT
Nouvelle
POÉSIE
Études littéraires
CONTE
Actualité

Abonnement papier et électronique:
www.lettresquebecoises.qc.ca
Suivez-nous sur Facebook

LIVRES

ESSAI

Conflit israélo-palestinien: pour sortir de l'impasse



Sari Nusseibeh

AWAD AWAD AGENCE FRANCE-PRESSE

L'image d'une philosophie politique désincarnée, tout entière vouée à des spéculations sans correspondance avec les défis historiques et sociaux des peuples, est mise à mal par un très beau et très court essai du philosophe palestinien Sari Nusseibeh.

CHRISTIAN NADEAU

Àgé de 63 ans, Nusseibeh, par ailleurs président d'al-Quds, la seule université arabophone de Jérusalem, a connu les principaux conflits et les négociations de paix qui ont suivi au cours des trente dernières années. Militant très engagé au sein de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP), il a été un des défenseurs du processus d'Oslo, soit le processus devant mener à terme la création d'un État palestinien en parallèle de l'État israélien.

Aujourd'hui, constate Nusseibeh, l'impasse des négociations entre les deux parties est totale. Pour cette raison, il en appelle à ce qui apparaît à première vue comme la solution la moins recevable pour chaque camp, soit l'idée d'un État israélien unique où les populations arabes ne jouiraient pas des mêmes droits poli-

tiques que les citoyens israéliens, mais où la paix entre les deux peuples serait garantie. Cette proposition d'un État israélien où se côtoieraient deux catégories de citoyens est certes provocante et dérangeante, mais il ne faut pas y voir un simple geste d'humeur de la part d'un homme désabusé par des années de luttes.

L'allumette du titre de son ouvrage — *Une allumette vaut-elle toute notre philosophie? Nouveau regard sur l'avenir de la Palestine* — fait référence à l'immolation par le feu du jeune Mohammed Bouazizi, un geste qui allait provoquer la révolution tunisienne et annoncer le printemps arabe. Ce geste est d'abord celui du désespoir et de la souffrance. Pour Nusseibeh, le danger des grandes théories, ou d'un mode de pensée fondé sur une vérité unique, est qu'elles peuvent prétendre à la justice sans s'inquiéter

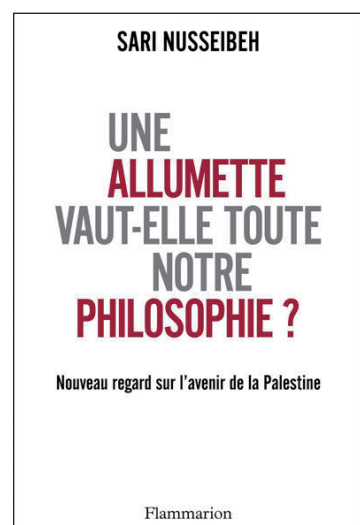
des deux peuples. Plutôt que de s'acharner à trouver les moyens pour pérenniser un conflit, espérons une solution qui, sans régler les différends, permettrait au moins un dialogue des peuples et non de leurs seuls représentants.

S'agit-il d'une odieuse chimère politique? Il est difficile de douter de l'engagement réel du philosophe à l'égard de son peuple, et de sa volonté d'en arriver à une paix durable. Mais ce n'est certainement pas en raison de cette proposition que Nusseibeh est jugé aussi dangereux par ses adversaires politiques israéliens et palestiniens. S'il est jugé aussi dangereux, c'est qu'il ne croit pas aux chances de succès de la guerre. Et pour plusieurs acteurs en présence, il s'agit de la seule action légitime.

les deux peuples. Plutôt que de s'acharner à trouver les moyens pour pérenniser un conflit, espérons une solution qui, sans régler les différends, permettrait au moins un dialogue des peuples et non de leurs seuls représentants.

S'agit-il d'une odieuse chimère politique? Il est difficile de douter de l'engagement réel du philosophe à l'égard de son peuple, et de sa volonté d'en arriver à une paix durable. Mais ce n'est certainement pas en raison de cette proposition que Nusseibeh est jugé aussi dangereux par ses adversaires politiques israéliens et palestiniens. S'il est jugé aussi dangereux, c'est qu'il ne croit pas aux chances de succès de la guerre. Et pour plusieurs acteurs en présence, il s'agit de la seule action légitime.

Collaboration spéciale



UNE ALLUMETTE VAUT-ELLE TOUTE NOTRE PHILOSOPHIE?

NOUVEAU REGARD SUR L'AVENIR DE LA PALESTINE
Sari Nusseibeh
Traduit de l'anglais par Agathe Peltreanu-Villeneuve
Flammarion
Paris, 2012, 124 pages

Art et politique: une relation malaisée

LOUIS CORNELLIER

Pendant la Première Guerre mondiale, les jeunes artistes européens font l'expérience de la douleur et du désarroi devant une société qui a mené à ces horreurs. Le mouvement dada, par l'absurde et le nihilisme, exprime un rejet radical de cette civilisation et inaugure, d'une certaine façon, l'ère des manifestes signés par des artistes d'avant-garde. Dans *Art, politique, révolution. Manifestes pour l'indépendance de l'art*, l'économiste Louis Gill revient sur ces textes qui en appellent tous à la révolution, sans s'entendre sur la nature de celle-ci.

En 1924, le premier *Manifeste du surréalisme* prône la libération de l'esprit par le rêve. Le *Second manifeste du surréalisme*, en 1930, ajoute à ce programme la nécessité d'une révolution politique d'inspiration marxiste. Peut-on, en effet, libérer l'esprit sans révolutionner toute la société? Trotsky, dans des textes qu'il signe seul ou avec André Breton dans les années 1930, ne le croit pas et met

en avant la nécessité d'un art révolutionnaire, mais, contrairement à ce qui se passe alors en URSS, non inféodé au Parti.

Au Québec, dans cette foulée, en 1948, deux manifestes importants sont publiés. *Prisme d'yeux*, signé par le peintre Jacques de Tonnancour et appuyé par Alfred Pellan, est «essentiellement un manifeste en faveur de la liberté et de l'indépendance de l'art», explique Gill. Re-

Dans *Art, politique, révolution.*

Manifestes pour l'indépendance de l'art,

Louis Gill revient sur ces textes

qui en appellent tous à la révolution,

sans s'entendre sur la nature de celle-ci

fus global va plus loin en ajoutant à son cri libertaire une condamnation radicale de la société traditionnelle et un appel à l'action politique qui demeure toutefois flou. Révolutionnaires, Borduas et ses amis refusent totalement la récupération de l'art par la politique et sont désen-

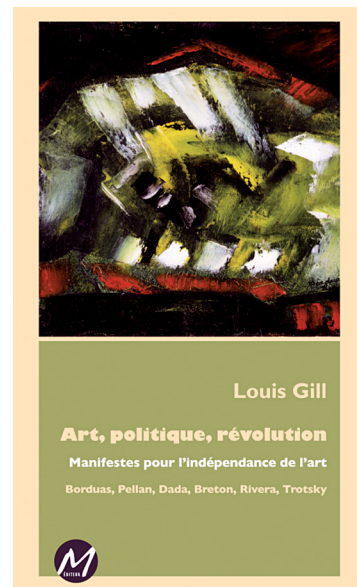
chantés devant l'expérience soviétique. Gill suggère qu'ils auraient eu intérêt à lire Trotsky pour sortir de cette aporie.

Si l'art véritable est bien un «acte de révolte et de protestation contre la réalité», comme l'affirmait Trotsky, il doit évidemment avoir toute licence de souffler où il veut, tout en ayant conscience, précise Gill, qu'il est «impuissant à trouver par ses seuls moyens une issue à une impasse» et qu'il

doit, aujourd'hui comme hier, inscrire ses propositions dans un projet politique plus global, sans perdre sa liberté.

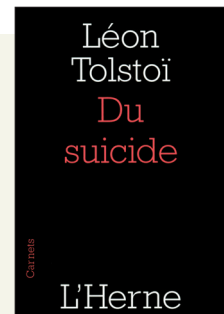
En citant abondamment les manifestes qu'il commente, Gill fait de son ouvrage une petite anthologie critique qui nous transporte dans une époque bouillonnante, porteuse de leçons ambiguës sur une relation malaisée.

Collaborateur du Devoir



ART, POLITIQUE, RÉVOLUTION
MANIFESTES POUR L'INDÉPENDANCE DE L'ART
Borduas, Pellan, Dada, Breton, Rivera, Trotsky
Louis Gill
M éditeur
Ville Mont-Royal, 2012, 144 pages

LA VITRINE

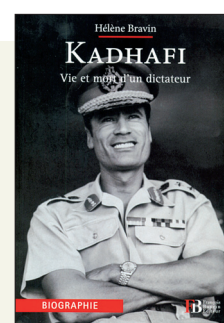


ESSAI

DU SUICIDE

Léon Tolstoï
Annoté et traduit du russe
par Bernard Kreise
L'Herne
Paris, 2012, 80 pages

L'œuvre de Tolstoï est immense. Pas seulement à cause de ses grands romans, mais aussi par la multitude des sujets qu'aborde ses essais et sa correspondance. Tout y passe: l'art, la religion, l'éducation, la guerre, la royauté, etc. Hélas, une bonne partie de son œuvre demeure inédite en français. Dans ce court texte rédigé peu de temps avant sa mort, l'écrivain russe réagit à la correspondance de jeunes gens qui lui annoncent régulièrement qu'ils «ont décidé d'en finir avec la vie». Du suicide aborde plusieurs facettes de cette question de la mort volontaire, que l'on trouve par ailleurs dans plusieurs pages de son œuvre. Les réflexions que pose Tolstoï à l'égard du suicide ne sont pas sans intérêt. Il accuse la structure sociale d'être la cause d'un grand désarroi individuel, dans une perspective toujours d'actualité. «Il est difficile aux hommes de notre monde non seulement de comprendre la cause de leur situation désastreuse, mais d'avoir conscience du caractère désastreux de cette situation, principale conséquence du désastre essentiel de notre temps qui s'appelle le progrès et qui se manifeste par une angoisse fébrile, une précipitation, une tension dans un travail ayant pour but ce qui est absolument inutile ou à l'évidence nuisible, par une ivresse permanente de soi-même dans des entreprises constamment renouvelées qui dévorent tout le temps dont on dispose et, surtout, par une fatuité sans bornes.» — J.-F. N.



BIOGRAPHIE

KADHAFI,

VIE ET MORT D'UN DICTATEUR

Hélène Bravin
François Bourin éditeur
Paris, 2012, 265 pages

Il s'appelait Mouammar Kadhafi. Il régnait depuis 1969 comme un empereur sur la Libye, soutenu longtemps par ceux qui ont précipité sa chute. Il régnait en somme comme d'autres dictateurs continuent de le faire dans d'autres pays du globe. Le «guide» est mort à la faveur d'une révolution soutenue par l'OTAN, abattu comme un chien galeux, sans aucune forme de procès. Dans *Kadhafi, vie et mort d'un dictateur*, la journaliste Hélène Bravin retrace à grands traits, depuis ses origines très modestes jusqu'au sommet du pouvoir, le destin de cette figure particulière du Maghreb. Il s'agit d'un ouvrage de circonstance, écrit à la va-vite, sorte de long reportage construit sur la base d'un dépeillement de la presse, un travail que la journaliste a aussi l'habitude de conduire sous forme de «veille stratégique pour des multinationales». Pour qui voudra lire un portrait à vif d'un homme plein de contradictions, confronté constamment à son rapport étrange entre la modernité et la tradition tout comme à sa volonté d'égalité mais aussi de distinction, ce livre pourra offrir quelques nourritures. — J.-F. N.



POÉSIE

EFFETS DE NEIGE

Maxime Catellier
Poètes de brousse, coll. «Essai libre»
Montréal, 2011, 99 pages

En Amérique, André Breton s'est passionné pour Haïti et pour l'art des Indiens haïdas autant que pour les soleils noirs du Mexique. Durant la guerre, en 1941, il arrive au Nouveau Monde sur le même cargo que Claude Lévis-Strauss. Le pape du surréalisme vit à New York, tout en refusant de parler anglais. Les suites d'une rupture amoureuse avec Jacqueline Lamba finissent par le conduire sur les rives du Saint-Laurent. On sait qu'il y écrit en Gaspésie *Arcaïnes 17*. Au pays des érables, Breton va inspirer les automatistes, à commencer par Claude Gauvreau. Aujourd'hui encore, ses disciples demeurent nombreux. Le poète Maxime Catellier est du nombre. Dans *Effets de neige*, Catellier assume son «attraction passionnée» à l'égard du surréalisme. Tout en citant d'abondance Breton, il interroge les rêves, la mort, le sentiment amoureux. Et il poursuit sa route sinueuse jusqu'aux situationnistes, explore comme eux l'idée de «dérive», quitte à s'arrêter, quand bon lui semble, dans l'œuvre d'Annie Le Brun notamment. Il explore ainsi, avec une abondance de mots, sans pour autant se soucier de dire forcément quelque chose, différents territoires de ses songs, à «la rencontre d'un monde encore à faire», toujours avec une totale liberté, au nom de l'aventure. — J.-F. N.

SAISON 11-12

Variations et résonances

www.denise-pelletier.qc.ca

La Maison de Bernarda Alba

SALLE DENISE-PELLETIER DRAME MUSICAL

Du 14 mars au 5 avril 2012

D'après l'œuvre de Federico García Lorca telle que traduite par Fabrice Melquiot | Dramaturgie et mise en scène de Ghyslain Fillon
Livret de Sarah Berthiaume | Musique originale de Vincent Beaulne

Une production du Théâtre Denise-Pelletier en collaboration avec les départements de théâtre et de musique du Collège Lionel-Groulx

Billetterie 514 253-8974

C'est la règle des bonnes familles
Des voiles noirs pour vos corps
Des prières pour vos têtes
Ni chants, ni hommes, ni cris, ni fêtes
Pour les huit ans suivant sa mort

(Chant de Bernarda, Acte 1, Scène 3)

Photo: Pierre Henry Heney

ESSAIS



Le cinéaste Denys Arcand lors du tournage de son long métrage *L'âge des ténèbres*

Pourquoi Denys Arcand m'énerve



LOUIS CORNELLIER

Dans *Un cynique chez les lyriques*, un essai doucement provocateur à la prose élégante, Carl Bergeron présente le cinéaste du *Déclin de l'empire américain* comme un artiste lucide qui dit ses quatre vérités à sa société qui préfère se raconter des histoires sur sa grandeur. Contre *«l'image idéalisée que le consensus médiatique et intellectuel se fait du Québec moderne»*, Arcand, habitué par *«une intellectualité mélancolique intimement liée à la condition historique des Québécois en Amérique»*, proposerait, dans son œuvre, en s'inspirant des thèses de l'historien Maurice Séguin, une vision tragique du Québec, petite nation marginale condamnée, par la force des choses (la Conquête et ses suites), *«à la médiocrité perpétuelle»*.

Ebloui par un tel courage, Carl Bergeron trace donc un portrait de Denys Arcand en oracle brillant et effronté qui a su, dans un Québec gagné par un lyrisme naïf, pratiquer un *«tough love»* décapant et puissamment éclairant, quitte à subir l'hostilité des siens.

Cette interprétation de l'œuvre de Denys Arcand semble avoir, jusqu'à maintenant, conquis la plupart des commentateurs. Ce ne sera pas le cas en ce qui me concerne. La figure d'un Arcand en cynique machiavélien qui sort du rang des rêveurs de la Révolution tranquille pour héroïquement créer une œuvre qui va au cœur du malaise québécois ne me convainc pas.

Car, enfin, analysons froidement l'affaire un peu. Arcand commence sa carrière en écrivant dans *Parti pris* et en consacrant ses énergies artistiques à dépendre le sort injuste réservé aux ouvriers du textile, dans *On est au coton* (1971). Trente ou quarante ans plus tard, il fraternise avec Monique Jérôme-Forget et Patrick Huard, joue au golf avec François Ricard et se pavane en habit de pingouin sur le tapis rouge à Hollywood.

Dans *Réjeanne Padovani*, en 1973, il expose la corruption qui règne dans les milieux affairistes et politiques. Dans *Les invasions barbares*, en 2003, une bluette mélo sur la mort douce d'un intello désabusé, il s'en prend au syndicalisme, qui serait responsable du dysfonctionnement des hôpitaux. En 2007, dans *L'âge des ténèbres*, il expose, écrit Bergeron, *«le soleil artificiel d'un État québécois devenu dément»*.

Je résume: Arcand débute à gauche, en fraternisant avec les petits, mais glisse solidement vers la droite, en reprenant à l'écran le discours «réaliste» des gros. Son parcours, qui ressemble à celui d'un Robert Charlebois à cet égard, correspond en tous points à celui des privilégiés de la «génération lyrique», selon la formule de son ami Ricard, qui ont d'abord voulu changer le monde, pour ensuite se recycler en golfeurs néo-«lucides» revenus de tout.

Arcand, d'ailleurs, relayé en cela par Bergeron, aime bien se présenter en mouton noir de la société québécoise pour entretenir sa légende, mais cela ne devrait tromper personne. Un sondage CROP-*La Presse*, publié le 9 mars 2012, le confirme dans son statut de «cinéaste emblématique» du Québec. Pour l'hostilité, on repassera. Et ça se comprend: quand le Québec tendait vers la gauche, Arcand faisait des films de gauche; quand le Québec vire à droite, Arcand tourne à droite.

Le cinéaste a fait de bons films. *La maudite gallette* (oublié par Bergeron), *Gina* et *Jésus de Montréal* sont du lot. Ce dernier, par exemple, contient une réjouissante charge contre *«l'ordre marchand de la publicité par l'entremise du message subversif du Christ»*, écrit Bergeron, mais il va plus loin en proposant *«une révolte tranquille tout entière portée par l'amour du théâtre»*.

Dans ce film, un «Tentateur» joué par Yves Jacques propose à Daniel-Jésus et à ses collègues de s'enrichir en faisant de la pub, voire en s'exilant aux États-Unis. *«Sacrifier leur langue maternelle, qui rejoint un public minuscule, et apprendre la langue universelle de l'Empire? Pourquoi ne pas rejoindre enfin le grand désert américain de l'oubli de soi? Pour des artistes dont toute la vie est axée sur la recherche du ton juste et de l'authenticité, la question est lourde de conséquences»*, analyse justement Bergeron.

Arcand, pourtant, il faut le rappeler, tournera ensuite deux films en anglais et continue de dire qu'il aurait rêvé de travailler à Hollywood. Sans cesse, il laisse entendre que *«notre petit milieu culturel»* est indigne de lui. Il en rajoute en écrivant que *«le Québec, comme l'Irlande, est extrêmement toxique pour un artiste»* et que *«les Québécois s'acharnent à vouloir une société égalitaire, qui refuse l'exception»*. Denys de Deschambault, contrairement à son Jésus de Montréal, pleure sur sa gloire empêchée par la petitesse des siens au lieu de se réfugier dans la vérité de l'art. Comprenez-vous pourquoi il m'énerve?

Une histoire impossible

Sa vision sombre du Québec prendrait sa source dans l'œuvre de Maurice Séguin. Ce dernier affirmait que la Conquête avait brisé l'élan national du Québec et le condamnait, depuis, à la médiocrité. Trop petite et aliénée pour faire l'indépendance, mais trop enracinée pour être rapidement assimilée, notre nation vivrait une histoire impossible. Arcand, dans son œuvre, explorerait cette situation, explique Bergeron.

Or, ce que le cinéaste et son commentateur ne disent jamais, c'est que, pour Séguin, *«le normal est donc exceptionnel»* partout dans le monde et que *«la médiocrité est la règle générale»*. En attribuant spécifiquement au Québec des tares historiques que Séguin présente comme majoritairement répandues, Arcand et Bergeron se complaisent dans un discours abusivement autodépréciateur. Bien d'autres disciples de Séguin — comme Denis Vaugeois, Robert Comeau, Andrée Ferretti ou Pierre Falardeau — nous ont pourtant incités à l'action.

Le noble cynisme d'Arcand, selon Bergeron, serait difficile à recevoir parce qu'il dépeint une réalité québécoise douloureuse. Or, peut-on parler d'une vision artistique perçante quand la réalité ainsi dépeinte correspond à celle, tronquée, qui s'expose dans les pages du *Journal de Montréal*? Les lyriques que méprisent Arcand et Bergeron ont fait du Québec, depuis 1960, une nation moderne, plus juste et plus cultivée qu'avant, même si elle reste inachevée par le plan national. Les soi-disant cyniques qui refusent de le reconnaître ne sont pas en possession de la lucidité; ils n'en ont que le costume et la pose.

louisco@sympatico.ca

UN CYNIQUE CHEZ LES LYRIQUES
DENYS ARCAND ET LE QUÉBEC
Carl Bergeron
Boréal
Montréal, 2012, 144 pages

Pierre Ouellet et la mémoire créatrice

MICHEL LAPIERRE

«L'Amérique est notre sépulture. Le ciel, une belle ordure.» La Québécoise Catherine Mavrikakis, née à Chicago, conclut ainsi son récit *Le ciel de Bay City* (2008), dont l'héroïne se trouve hantée par des grands-parents morts à Auschwitz. Pour le critique Pierre Ouellet, la romancière, comme d'autres écrivains, refait *«l'hypothèse de Dieu, par-delà le religieux»*, et celle *«de l'Homme, par-delà l'Humanisme»*. Un défi grisant, nécessaire.

Dans *Testaments*, Ouellet, né à Québec en 1950, établit un lien entre *«le témoignage et le sacré»* en s'efforçant de tracer *«le portrait complexe et animé d'une*

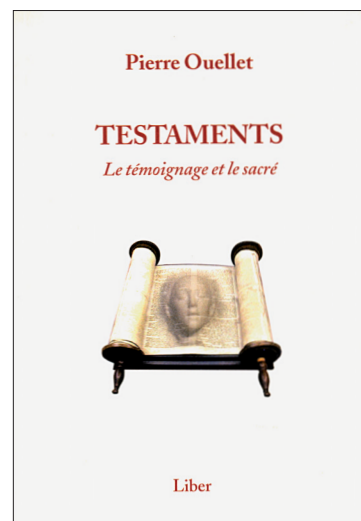
sance» dans laquelle Sade aura, plus tard, l'audace de déceler l'envie qui mène au massacre.

Une vision si désenchantée de l'histoire littéraire pousse Ouellet à soutenir que *«nous sommes devenus des camés de la fin... des défoncés de l'apocalypse»*. L'essayiste est proche de Volodine (du même âge que lui), théoricien du postextotisme qui définit cette antiécologie comme *«une littérature de l'ailleurs, venue d'ailleurs, allant vers l'ailleurs»*. Il fait sienne la saisissante maxime de l'écrivain: *«Si le malheur t'accorde la vie sauve, pends-toi à tes propres os et attends la suite!»*

Ce gibet de fortune n'est rien si on le compare à l'obscurité violente de la domination, coloniale ou non, que dépeint Guyotat. L'écrivain (né en 1940) nous remue avec frénésie, selon Ouellet,

«nous prostituant sur les trottoirs du monde entier... sans autre abri que la langue.»

Devant les horreurs de l'histoire, le critique québé-



cois célèbre, dans l'esprit de *La mort de Virgile* (1945), de Hermann Broch, une mémoire créatrice qui, par la parole ultime, pourrait interpeller autant les croyants que les incroyants, autant les spiritualistes que les nihilistes. Pour compléter Catherine Mavrikakis, il nous séduit par la *«belle ordure»* du ciel des mots.

Collaborateur du Devoir

TESTAMENTS

Pierre Ouellet
Liber
Montréal, 2012, 222 pages

Essayiste et poète

Très prolifique, Pierre Ouellet vient aussi de faire paraître *Buées* (poésie, l'Hexagone) et *Sacrification, sacralisation et profanation dans l'art et la littérature* (essai, VLB éditeur)



PRIX DES LECTEURS RADIO-CANADA 2012

pour une littérature franco-canadienne



RADIO | TÉLÉVISION | INTERNET



DU 10 MARS AU 15 AVRIL 2012

PLONGEZ DANS L'AVENTURE

en découvrant les auteurs franco-canadiens de l'heure et courez la chance de gagner un voyage au Costa Rica.

Valeur approximative: 4 000 \$
Détails et règlements à
Radio-Canada.ca/prixdeslecteurs

Radio-Canada remercie les bibliothèques publiques et les librairies participantes.

LE DEVOIR

REC.F
www.avalores.ca

BLUET MET
FESTIVAL

APF
Association de la presse
françophone

artv+



« À vouloir soigner le plant voisin,
la plante se soigne elle-même. »

Le phyto-analyste
un THRILLER BOTANIQUE par Bertrand Busson

[CEJ]
ÉDITIONS
MARCHAND
DE FEUILLES

Conseil des Arts
du Canada

